

JEAN BART.

Suite.

Mais les moyens manquaient. Ce n'était pas sur la barque paternelle qu'on pouvait aller au loin; puis la vie de famille devenait abrutissante.

Un soir, au souper du pêcheur, le fils aîné ne parut point. On ne s'inquiéta d'abord que médiocrement de cette absence, mais les jours se passèrent et Jean ne revint plus.

Il avait douze ans depuis quelques semaines.

Où était-il passé, l'enfant terrible? S'était-il noyé? Avait-il été racolé par quelque aventurier du port?

On fut une année sans en avoir de nouvelles, puis on apprit que l'indomptable enfant était en Hollande.

Ennuyé de la besogne monotone de la pêche, et de plus en plus amoureux des aventures, Jean connaissait le port aussi bien que la maison paternelle, et y cherchait continuellement les occasions de voir des étrangers célèbres et d'entendre de nouvelles histoires. Il aperçut un jour un homme à figure féroce, à tournure étrange, un vrai pirate enfin.

Ce n'était pourtant qu'un contrebandier, mais un contrebandier qui avait deux cordes à son arc et qui écumait consciencieusement la mer quand la contrebande n'était pas assez profitable.

Le petit Jean alla le trouver résolument et s'offrit comme mousse.

Jérôme Valbué, notre écumeur de mer, le prit à son bord et l'emmena sans avertir personne. Jean Bart en pareille compagnie, trouva de quoi satisfaire son goût pour les aventures. Jérôme devint pilote hauturier royal, c'est-à-dire pilote à long cours, et le petit mousse resta sous ses ordres pendant quatre années.

Tel fut le premier maître qui initia Jean Bart à la vie de la mer. Cependant, doué d'un grand sens précoce et d'une honnêteté que les mauvais exemples de son capitaine ne firent jamais fléchir, le mousse repoussait hautement les actes qui lui semblaient mauvais, et après quatre ans de navigation, c'est-à-dire en 1666, il abandonna l'odieuse capitaine qui venait de commettre à son bord, sous prétexte de discipline, un acte de cruauté révoltante.

Il avait alors seize ans. Le métier de marin n'avait plus de secrets pour lui; son courage était à toute épreuve; à la plus incroyable activité, il joignait une force musculaire peu commune, et il jouissait d'une réputation déjà brillante dans les ports de la République.

Aussi passa-t-il facilement sous les ordres de l'amiral Ruyter, qui le garda pendant six ans. L'élève devait un jour se montrer digne d'un tel maître.

Après l'expédition de Chatam, 20 juin 1667, si glorieuse pour le grand amiral et si funeste pour l'Angleterre, Jean Bart n'eût guère d'autres occasions de se distinguer, mais il ne cessa de se perfectionner dans les connaissances de son métier difficile, et à vingt-et-un ans, quand nous l'avons trouvé en compagnie de Keyser, son parent et son ami, il était second à bord d'un lougre de Flessingue.

Jean Bart était donc un très-habile marin déjà quand il reparut dans le port de sa ville natale. Les Hollandais, sans s'en être doutés, avaient fait l'éducation du terrible adversaire qui allait jeter l'épouvante dans leur marine. Mais le fils de Michel n'était pas encore prophète dans son pays, et ne put obtenir au début de la guerre, et pendant toute l'année 1673, qu'un poste de second et celui de maître d'équipage sur différents corsaires qui opéraient timidement.

Son bouillant courage et sa témérité aveugle épouvantèrent d'abord les armateurs du port; mais quand on vit que le succès couronnait ses entreprises, quand on entendit les meilleurs officiers raconter que jamais pareil homme n'avait paru sur un navire, ce fut à qui lui offrirait un commandement.

— C'est trop tard, répondit Jean Bart; je suis assez grand garçon pour travailler aujourd'hui tout seul.

L'intrepide corsaire avait déjà réalisé dans ses courses des profits assez considérables; il rassembla toutes ses ressources et équipa à ses frais le *Roi-David*.

Ce n'était pas quelque chose de bien formidable que cette petite galiote armée de deux canons et montée par trente-six hommes; mais cela marchait comme le vent à la voile et à la rame; les hommes étaient des gens déterminés, tous personnellement connus du capitaine; c'était assez pour se jeter dans les aventures et faire parler de soi.

Le *Roi-David* prit la mer, se jeta dans la mer du Nord, fureta le long des côtes de Hollande et remonta jusqu'au Texel, sans rien découvrir. On eût dit que la marine ennemie dormait sur toute la ligne.

Au Texel, Jean Bart signala enfin une frégate hollandaise, montée par soixante-et-dix hommes d'équipage et armée de dix-huit canons.

— Tonnerre de bombe, mes gars! s'écria le hardi corsaire; vous le voyez, nous n'avons pas le choix; prenons ce qui nous arrive!

Aussitôt la galiote se prépare au combat, les hommes s'arment; personne ne songe aux deux petites pièces de canon. C'est à l'abordage qu'on va prendre la frégate.

L'équipage hollandais dut sourire en voyant cette coquille de noix arriver dans ses eaux. Un seul boulet pouvait la couler. Jean Bart le savait bien; aussi arriva-t-il rapidement sur la frégate, défendant à ses hommes de se montrer. La volée de mitraille fit bondir la galiote; mais la fumée de cette décharge n'était pas partie au vent, que les corsaires français, la hache au poing, étaient sur le pont ennemi, massacrant, renversant, broyant tout ce qui résistait.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

La frégate se rendit, et Jean Bart l'amena triomphalement dans le port de Dunkerque.

Keyser était de la partie, comme second du corsaire, et eut part à l'ovation qui accueillit ce brillant fait d'armes.

La réputation de Jean Bart était désormais établie. De riches armateurs lui représentèrent qu'avec de plus forts navires il pourrait accomplir de plus grandes choses, et lui proposèrent de s'associer avec lui.

Après quelques jours de négociations, il fut convenu que deux corsaires entreprendraient la campagne, et que ces deux bâtiments seraient commandés par lui, Jean Bart, et par Keyser.

La *Royale* fut confiée au premier; Keyser monta l'*Alexandre*. Jean Bart avait parmi ses hommes quelques-uns de ses parents maternels; le reste était formé de son ancien personnel. Keyser n'avait pas mis moins de soin à compléter son équipage.

Cette course, qui se fit dans les derniers mois de 1674, eut pour résultats presque immédiats la prise de trois bâtiments ennemis. Au retour, le 17 janvier 1670, les deux amis s'emparèrent d'un quatrième navire, qui suivit les autres à Dunkerque.

Deux jours après, Jean Bart entra avec ses prises. Une

jeune femme de la ville fut la première à saluer son retour. Elle se jeta dans les bras du corsaire en lui demandant s'il avait songé à elle.

— Eh! tonnerre! la Nicole, en mer on oublie tout!

— Et notre mariage?

— Tiens, tonnerre! c'est vrai, nous devons nous marier. J'ai là de quoi payer les violons; mais ça va prendre du temps, tous ces comptes avec les armateurs. J'ai une idée, Nicole; emmène-moi dîner, nous causerons de l'idée à table.

Le corsaire et sa fiancée, Nicole Gouttière, une fille bien accorte et bien tournée, s'en allèrent bras dessus, bras dessous, et ne reparurent que le lendemain sur le port.

— Ohé! mes marsouins! cria Jean Bart en apercevant Keyser et quelques-uns de ses hommes, il y a du nouveau.

— Quoi demanda Keyser.

— Nicole dit qu'il faut nous marier.

— Bonne idée: vous aurez le temps avant la nouvelle course.

— C'est ce qui te trompe; je pars ce soir.

— Tu pars? s'écria la jeune fille.

— Eh! oui, tonnerre! je n'ai pas seulement de quoi acheter le cadeau de nocce; les comptes avec les armateurs n'en finiront pas. Les gars, ceux qui veulent venir à la fête sont prévenus que je fais ce soir un petit voyage pour les beaux yeux de Nicole.

Le soir, en effet, Jean Bart prenait la mer.

Le lendemain, au jour, presque au sortir du port, il rencontra l'*Espérance*, frégate hollandaise de dix pièces de canon, lui livra bataille, et s'en empara en moins de deux heures.

L'*Espérance* fut le cadeau de nocce de Nicole Gouttière. La Hollande en avait fait tous les frais.

Ce premier mariage de Jean Bart eut lieu le 3 février suivant

III

Cette même année 1675 fut extrêmement féconde en prises pour le corsaire. Si des documents officiels n'en eussent consigné le chiffre exact, ce chiffre nous paraîtrait invraisemblable. Il va sans dire que nous mentionnons seulement les principaux exploits de cette année.

Quelques jours après son mariage, Jean Bart était seul dans sa chambre et examinait ses armes avec une attention particulière. Sa jeune femme le surprit dans cet examen et lui demanda ce qui l'occupait ainsi.

— Rien, répondit le nouveau marié; je m'ennuie.

— Si tôt, Jean? fit Nicole d'un ton de reproche.

— Eh! oui, tonnerre de bombe! il me semble qu'il y a dix ans que n'ai vu la mer!

— Oh! comme c'est peu aimable pour moi!

Le corsaire baïlla à se briser les mâchoires et répondit:

— Encore huit jours de chambre, j'en mourrai!

— Dieu de Dieu! s'écria la jeune femme avec aigreur, il paraît que ma société vous ennuie!

— Je pars demain, Nicole!

— Un beau mari, ma foi!

— Il est comme ça, ma chère, je ne crois pas qu'il change.

— Mais, monsieur, pourquoi donc n'avez-vous pas épousé la mer.

Jean Bart garda le silence, mais l'expression de sa figure et le mouvement de ses épaules firent comprendre à Nicole que son mari n'en eût pas été fâché. La jeune femme eut beau boudier, pleurer, crier, implorer, rien n'y fit; l'incorrigible batailleur reprit ses courses avec Jacobsen et Keyser dans la mer du Nord et dans la Baltique. Ce fut dans cet dernière mer qu'au mois de juillet il tomba sur une flotte marchande escortée par deux frégates. Les forces ennemies étaient hors de toute proportion avec celles dont il disposait; mais, Jean Bart, en face de l'ennemi, ne savait plus compter. Il attaque les frégates, en met une en fuite, s'empare de l'autre, détruit une partie de la flotte marchande, et emmène l'autre à la remorque.

Cette prise représentait une valeur considérable.

Les armateurs du port, que de pareils succès rendaient riches, proposèrent un moyen de s'enrichir plus vite encore. Le moyen plut à Jean Bart, car il s'agissait de mettre sous ses ordres une véritable escadre, formée de cinq frégates, que l'on construisit en toute hâte, et qui, en quelques mois, purent prendre la mer.

Jean Bart mit son pavillon de commandant sur la *Palme*, qui portait vingt-quatre bouches à feu et cent cinquante hommes d'équipage. A la tête d'une pareille force, le corsaire était roi de la mer et ne connaissait plus d'obstacles.

Le premier navire qui lui tomba sous la main fut les *Armes-d'Hamboorg*, qui portait orgueilleusement le pavillon du prince d'Orange, et qui contenait dans ses vastes flancs une riche cargaison de poudre d'or, de sucre et d'ivoire; puis vinrent les deux frégates le *Lévrier* et la *Bergère*.

Nous l'avons dit, cette année 1675 fut une des plus glorieuses pour le hardi corsaire. Au 31 décembre, les registres du port Dunkerque donnaient le total incroyable de six cent soixante et dix prises opérées par Jean Bart et ses compagnons sur la marine hollandaise.

Ceux qui avaient commandé dans la dernière campagne les cinq frégates composant l'escadre en course étaient, avec lui, Jacobsen, Keyser, Messemaker et Larric. En dehors des fastes du port, ces noms des marins n'ont pas obtenu de notoriété historique, mais ils ont contribué pour leur part à l'éclat du nom de Jean Bart, et il est juste qu'on leur en tienne compte.

Au printemps de 1676, les cinq amis débutèrent par la prise d'un vaisseau hollandais qui fut estimé cent cinquante mille livres; mais ce n'était que le prélude d'une affaire bien autrement importante.

Les Hollandais, épouvantés des désastres successifs qui frappaient leur commerce, et ne pouvant, sous peine de ruine complète, cesser de naviguer, prenaient les plus grandes précautions pour éviter de nouveaux malheurs. Au lieu de voyager isolément, leurs navires de commerce se groupaient en flotilles et marchaient serrés sous la protection de puissants vaisseaux de guerre montés par des hommes résolus.

Peu de jours donc après la capture de ce premier navire, huit vaisseaux marchands quittaient la Tamise et les côtes d'Angleterre pour gagner les ports hollandais. Trois frégates, réunissant soixante et dix pièces de canon et montées par de nombreux équipages formaient leur escorte. L'une des frégates, la *Tertoole*, marchait fièrement en tête de la flotille pour éclairer la route. Tout allait bien, et les riches cargaisons espéraient entrer sans encombre dans le port d'Ostende, quand le redoutable Jean Bart signala dans le lointain les onze voiles qui arrivaient de conserve. Il prit aussitôt ses dispositions de combat, donna l'ordre à l'une de ses frégates de tomber sur les vaisseaux marchands, tandis que lui s'attaquait aux convoyeurs. La *Tertoole*, pleine de confiance, accepta bravement la lutte; mais la foudroyante rapidité de son adversaire ne lui donna pas même le temps de se reconnaître. Jean Bart était déjà sur

le pont et avait fendu d'un coup de hache la tête du capitaine. L'équipage, épouvanté, se rendit à merci, et le corsaire tourna ses efforts contre les deux autres frégates, qu'il ne put atteindre dans leur fuite.

En arrivant à Dunkerque avec les huit chalands et la *Tertoole*, le lieutenant de ce dernier navire, gravement blessé dans le combat, demanda à parler à Jean Bart. Il avait la figure bandée de linge et les habits déchirés.

— Que me voulez-vous? demanda le corsaire avec un ton un peu rude qui n'excluait pas la bonté.

— Commandant, le capitaine de la *Tertoole* est resté sur le pont de son navire, à son poste de combat, la tête fendue de votre propre main. Je vous prie de le renvoyer en Hollande. Les morts ne sont pas prisonniers de guerre.

— Vous croyez, mon brave? Le capitaine mort doit entrer à Dunkerque.

— Soit; vous me rendez son cadavre.

— Qu'en ferez-vous?

— Je le remporterai.

— Ah çà! tonnerre de bombe! n'êtes-vous pas mon prisonnier?

— Ni aujourd'hui, ni jamais; j'en ai pour garant la parole de Jean Bart!

— Qui êtes-vous donc?

— Souvenez-vous du commandant du lougre qui vous a rapatrié aux premiers jours de la guerre!

— Bringhen?

— Lui-même, capitaine!

Jean Bart ouvrit les bras et serra le blessé sur son cœur.

— Mon ami, lui dit-il, prenez le corps du capitaine; choisissez dans ma prise ce qui peut vous agréer, et apprêtez-vous à partir. La parole de Jean Bart vous protège!

Le lieutenant fit le salut marin.

— Décidément, dit-il, vous n'êtes pas seulement le plus invincible, vous êtes encore le plus loyal de nos ennemis! Au revoir, capitaine!

L'expédition du mois de mai suivant fut encore plus brillante. Un convoi de seize vaisseaux marchands, depuis longtemps chargés et contenant la fortune d'un grand nombre d'armateurs, attendait dans les ports de la Hollande, que Jean Bart fût rentré à Dunkerque pour passer en Angleterre. Un capitaine hollandais, commandant une frégate de vingt-quatre pièces de canon, répondit sur sa tête de les conduire à bon port, s'ils voulaient se confier à sa garde. Il avait des hommes déterminés et ne demandait qu'une seule chose, c'était de rencontrer au large le corsaire de Dunkerque.

Les armateurs connaissaient l'homme et lui remirent la garde de leur fortune, en faisant des vœux pour la réussite du voyage. Le convoi mit à la voile et s'éloigna des côtes avec une confiance douteuse. Nous répétons pourtant que le capitaine était un des meilleurs et des plus braves marins de la République; mais Jean Bart était plus qu'un marin, c'était un démon.

Le corsaire, en effet, avait renversé toutes les idées reçues, toutes les théories de la tactique maritime; génie spontané, créateur, inspiré par la circonstance, il ne trouvait son plan d'attaque que dans l'attaque même. Il avait sa manière à lui d'aborder, de s'engager, de battre en retraite, de revenir à la charge. Quant l'abordage, cette tactique aussi française que la charge à la baïonnette, n'était pas possible dès le début, il tournait autour de l'ennemi, le harcelait, voltigeait dans ses eaux, était toujours lui-même insaisissable; puis, entre deux manœuvres de son adversaire, à la moindre occasion, le redoutable batailleur devenait la minute favorable et, réunissant toute son énergie dans un suprême effort, écrasait l'ennemi comme la foudre.

Les plus savants officiers ne savaient par quel bout prendre cet homme, qui ne se battait suivant aucune règle connue.

La flotille marchait donc par un bon vent frais, quand elle se trouva face à face avec Jean Bart.

— Eh bien, tant mieux! s'écria le capitaine hollandais avec force. Le convoi passera pendant que j'occuperai le corsaire. Une bonne fois pour toutes, nous allons en finir avec lui!

Jean Bart vit, au bout d'un instant, qu'il avait affaire à forte partie. Le Hollandais avait pris ses précautions pour n'être point immédiatement abordé afin de se servir utilement de sa puissante artillerie.

— A vos pièces, et pointez juste, commanda le corsaire en prenant sa lunette et son porte-voix pour suivre les péripéties de la bataille. Les décharges éclatèrent, se répondirent; la mer trembla sous ce vacarme, et bientôt la fumée, incessamment déchirée par les éclairs du canon, enveloppa cette scène de combat.

Jean Bart n'avait jamais éprouvé pareille résistance. Il cria bravo à chaque bordée de l'ennemi pour le complimenter.

— Allons! dit-il, finissez-en. Feu à volonté, les gars!

Et il pointa lui-même avec une précision fatale.

Cependant le combat menaçait de se prolonger.

— Tonnerre de bombe! jura-t-il, que font donc les servants là-bas? Voici un canon qui se repose!

— Tous les hommes morts! répondit un canonnier voisin.

— Encore une volée, mes gars! cria le corsaire de sa voix retentissante, et à l'abordage!

Cette dernière volée fut pointée si heureusement, que l'ennemi ne put répondre: il était haché.

Le capitaine amena son pavillon et se rendit prisonnier. Les seize navires marchands furent le prix de cette victoire si rudement disputée.

A l'automne, une nouvelle croisière ne fut pas moins heureuse que les précédentes. Jean Bart avait fait radouber sa brave frégate la *Palme* et était reparti avec Keyser et Lassie. Quelques prises faites en commun avaient signalé les débuts, et les amis s'étaient séparés pour surveiller un plus grand espace, quand Jean Bart, resté seul, rencontra le *Neptune*, frégate de trente-six canons et montée par un nombreux équipage.

(A continuer).

Le sirop composé Hypophosphites de Fellows n'est pas seulement le remède le plus sûr pour la consommation, mais c'est aussi un spécifique pour la Bronchite et l'Asthme.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAINSANCE.

A Plessisville, comté de Mégantic, le 22 août courant, la Dame de M. L. J. Pitau, avocat, un fils.

DÉCÈS.

A Rimouski, le 7 courant, Marie-Elizabeth-Hélène, âgée de 4 ans et 5 mois. Le 22 courant, Marie-Joseph-Narcisse, âgée de 2 mois, enfants de M. L. A. Dastous.